

## LES DOUCEURS

## Le goût incomparable

Le titre semble promettre la divulgation d'une mystérieuse formule comme celles de Coca-Cola ou du ketchup jalousement gardées dans une chambre forte de fort Knox, dans le Kentucky américain. A Louisville, capitale la plus proche du célèbre camp militaire, une statue d'un chérubin gargantuesque et obèse perpétue pour la postérité le savoir-faire des savants émérites qui ont donné à l'Amérique son poids et son volume. En évoquant le bonbon «Krema», mon but n'est nullement de faire de «la propagande» pour une friandise (de nos jours on dit «pub» ou «promotion») mais d'expliquer comment un goût, prosaïquement commun, est devenu, à l'issue d'une étrange alchimie, une incomparable saveur.

Lorsque le deux novembre de l'année 1954, le patron de la firme française Hollywood-Chewingum, hôte de mon père à l'hôtel Saint-George, a donné son accord pour l'appellation «Krema Batna» de la délicatesse nouvelle née des éprouvettes parisiennes, les «événements» de l'Aurès défrayaient, depuis la veille, la chronique. Le jour de la rencontre avec le VIP, les commentaires allaient bon train autour de nous dans la salle du restaurant du célèbre hôtel algérois. *Les titres de la Dépêche de Constantine et de l'Est algérien*, le journal des frères Morel, deux journalistes militants de l'Algérie française, étaient consacrés aux «exactions» des rebelles. Des noms revenaient dans les conversations : Batna... l'Aurès... Ben Boulaïd.. — «Comment allons-nous baptiser ce bonbon, M. Meguellati ?» demanda l'homme au chapeau mou. Et d'ajouter : «Savez-vous que la plante aromatique qui entre dans sa composition pousse à profusion dans vos montagnes ?» — «Si vous avez quelque considération pour moi, appelons-le «Krema Batna», d'autant qu'une autre plante, encore plus aromatique, vient d'éclore dans l'Aurès», osa mon père, ajoutant une ellipse, un brin subversive, à sa proposition. Son vis-à-vis, nullement dupe, eut un sourire de connivence et acquiesça, bon homme. — «Va donc pour la parabole, cher monsieur Meguellati. Je ne peux rien refuser à mon représentant exclusif pour l'Est algérien.» Devant moi sur la table, sous mes yeux, le tas de petits bonbons-échantillons changea soudain de forme et de couleurs. Une odeur de bois transpira à travers le papier glacé. Les pleins et les déliés du monticule prirent de l'ampleur, devinrent un massif de crêtes dentelées, une odeur envahit mes narines, un relent d'Aurès, quand le soleil matinal transmute les vapeurs de la nuit en haleine de la terre, envahit tout mon être. — «Ils attaquent partout à la fois !» éclata un pied-noir apoplectique qui passait, une valise (prémonitoire) à la main. Le cri de rage indigné donna soudain au bonbon, qui fondait lentement dans ma bouche, ce goût de cheddite et d'odeurs viriles quand les solennités auresiennes précipitent la course des chevaux, le sourd ébranlement du sol sous le talon des danseurs et les cris de viscères de nos mères que Jean François appelle par dérision «youyo». Depuis, dans mes souvenirs, l'arôme de la friandise est chimiquement lié, intimement mélangé aux sensations et aux émotions ressenties le matin du baptême du bonbon dont le composé concentre l'anis et la menthe des garrigues de l'Aurès. Quelque part, au plus profond de mon être, au simple énoncé du mot «Krema», une membrane imprégnée par le filigrane précieux de cette matinée particulière, secrète, sans que j'y puisse quelque chose, une salivation faite de sensations euphoriques et d'une sudation d'images et de sons. Les intersections fugaces de leurs principes actifs ont greffées dans ma mémoire, une

mémoire olfactive. Diagonales convergentes et ductiles, mélange impossible à séparer de douceurs du palais et de salivation de l'âme, quel est donc votre secret ? Qui d'entre nous, écoutant un musicien aveugle jouant sur une flûte inspirée l'indicible douleur de l'exilé *Ya El Menfi*, n'a pas retrouvé le chapelet poignant des douleurs d'antan ? Qui n'a pas retrouvé, intensément prégnante, une vieille nostalgie, en passant devant un cylindre coiffé de braises ardentes pour le velouté des marrons chauds, «les marrons chauds !...». Une voix à l'intonation particulière, à peine perçue, une odeur fugace mais pulsant comme une artère de la mémoire, éveillent au plus profond de l'être des jadis pleins d'images et de sensations. L'actualité brûlante qui faisait enrager l'homme à la valise avait redimensionné mon extase prosaïque en bonheur de l'âme. Cette émotion originelle resurgit, des décennies plus tard, chaque fois que je passe devant un étal à bonbons. Elle est due aux grands d'Algérie, qui ont fait le vrai deuxième jour (sept ans et demi plus tard) dont je vais évoquer les noms, aux martyrs, aux vaillants, aux forts à ceux qu'a enflammé leur exemple et qui ont péri comme ils sont morts, et auxquels, hélas, on a volé le Temple, son suc et sa saveur. Que ceux qui connaissent leurs classiques me pardonnent le pillage honteux des rimes du cher Hugo. C'est, bien sûr, pour la bonne cause. Le privilège de sauter les époques et même de les mélanger, qu'autorise la remontée rapide du temps, m'a fait visiter, sur l'esquif tanguant des réminiscences, des noms et des lieux et à confondre — étranges émotions imbriquées — le goût commun d'un caramel à la saveur unique d'une époque.

## Les corps du brasier

C'était dans le temps jadis, temps des ténèbres et des lumières. Lumières d'abord incertaines et pâlottes nées dans le giron des djebels, mais qui devinrent très vite incandescentes.

Le premier jour de novembre de l'année 1954, Batna, la capitale des Aurès, offrait la première étincelle au brasier. J'ai rêvé, le jour d'après ce big-bang originel, que des cohortes d'hommes, parés de cuir et d'acier, alimentaient de leurs corps l'incendie naissant. Mon père, mon père le magicien des matins fertiles — puisse son âme reposer en paix dans la maison du Seigneur — m'a expliqué que c'était là la texture même de la lutte armée et que la liberté s'obtenait ainsi. Il m'a expliqué que les grandes iniquités, qui ont martyrisé notre terre, ne pouvaient être cautérisées que par le feu. «C'est ce terrible prix qu'aura à payer l'Algérie.»

Quelques semaines plus tard, des ouvriers communaux et des supplétifs commencèrent à installer autour des bâtiments officiels des herses et des chevaux de frise. Batna, l'Européenne, fut enserrée de barbelés «Regarde bien ! regarde bien !» m'a dit mon père, «les maillons de la chaîne se hérissent de défenses épineuses. La bête immonde, instinctivement, pressent sa mise à mort».

Dans ce hors du temps qui conserve pour la vie, dans la mémoire, des sons et des impressions, un nom était prononcé, chuchoté, murmuré selon l'endroit de grand ou de moindre péril où l'on se trouvait. Un nom de chez nous, connu et familier, mais qui devint, dans la clarté miraculeuse de ces heures, un ensemble de syllabes que l'on dégustait distinctes, détachées lentement les unes des autres, pour s'imprégner de leur douce rugosité et de leur incomparable arôme. Un peu comme ces caramels qui fondent lentement sous la langue et qui,

le jour de fête, imprègnent les profondeurs de l'être d'effluves et de senteurs élaborées par l'éprouvette colorée eau rose du ciel. Elles réapparaissent, quelques fois, nettes et vraies, dans le miroir d'un rêve intense, gravé comme une eau forte dans la planche du sommeil ou dans le mystère d'une irrépressible salivation. Alchimie étrange des réminiscences... Depuis, la simple appellation Krema réveille en moi des associations d'émotions et de sentiments. La saveur du bonbon me fait revivre fugacement, tel un révélateur chimique, l'euphorie du deuxième jour.

La texture granitique de ce nom, veinée de consonances puissantes, était pareille à celles qui éclosent le matin de Youm E-laïd... Laïd El Kébir, la fête du grand pardon, des embrassades alentour et des ripailles gargantuesques qui consolent des parcimonies de l'année. L'homme de notre nouvelle fête, le maître de la détonation originelle, l'annonceur du nouveau monde : Ben Boulaïd — celui par lequel s'installe la fête — était l'auteur direct de mes impressions euphoriques et, partout où mon regard se portait, il était présent, visible, immense, même au-delà où mon regard pouvait porter. Ben Boulaïd... «un allumeur d'incendies», ont-ils écrit. Jamais nom de pyromane n'était autant chéri par nous comme le fut le nom de Ben Boulaïd en ce deuxième jour du nouveau monde...

À partir de l'instant où il a fait jaillir l'étincelle dans les profondeurs sombres et compliquées du grand massif berbère, la ville de Batna fut confondue avec le nom du prestigieux ouvrier de la Révolution : Mostepha Ben Boulaïd. Chacun, dans les Aurès et sans doute ailleurs aussi, dans la maison cossue de la haute-ville comme dans la plus humble des chaumières, chacun édifia, à sa façon, à sa mesure, un monument aux Ouvriers mythiques du 1<sup>er</sup> Novembre.

## Dans la mémoire des siècles...

Pendant que mon père, en ce matin du 2 novembre 1954, fixait en secret dans le logo du bonbon «Krema» l'ellipse et la parabole de l'évènement, mon imagination me transporta loin, très loin dans ce grandiose paysage des rocheuses où un burin génial tailla dans le granite les figures colossales des géants qui firent l'Amérique. J'étais convaincu qu'un jour, dans le pays mythique d'indépendance, les profils des pères de Novembre trouveront, pour les fixer à jamais dans la mémoire des siècles, un sculpteur de djebels. Les années passèrent, mais l'euphorie du deuxième jour demeura vivace. Parmi tous les clips publicitaires qui rehaussent le petit écran français de trouvailles heureuses, il en est un qui agit et réanime les pétales multicolores des heures abimées par le hachoir du temps... Paysage d'automne... sous bois aux couleurs ocres et rouges... feuilles mortes jonchant les plis du sol... brusques bourrasques de vent veinées de sable crissant... soleil à éclipses derrière des nuages véloces... étourneaux virevoltants affolés déjà par les froidures de l'hiver... musicien abîmé par l'âge, emmitoufflé dans une parka, jouant d'un stradivarius à quatre sous l'éternelle ritournelle des hommes... œil pour œil, dent pour dent... Les images jaunies par une caméra savante ressuscitaient en moi, chez moi, tout au bout de la rue, un vieil homme en qachabia vantant les vertus innombrables du bonbon Krema. Phrase obsédante : «Demandez Krema... ya bon Batna. Ils sont nés en novembre... Demandez Krema...». Krema, ce butin de mon père, agit dans ma mémoire comme

Par Djamel Meguellati



Photos : DR

un marqueur d'époque. Lettres inanimées, mots vivants, avez donc une âme qui s'attache à notre âme et la force de se souvenir ? Que le poète, qui a interrogé presque en ces termes le mystère des choses inertes, me pardonne le sucre du plagiat.

## La sueur fertile du burnous

La nostalgie permet le bris de la linéarité du temps, autorise les retours inattendus sur soi, sur ce que nous fumes jadis et comment alors nous appréhendions les choses. Dans mon imaginaire d'enfant, aux lendemains du jour de Novembre, tout se confondait : mes djebels familiers brusquement devenus bled *ess'baâ*, le pays farouche du lion où gronde la révolte, les djebaïlis brisés par la sueur fertile du burnous, grondant de colère, les collines de l'ancienne Armorique, les irréductibles montagnards qui les habitaient fondant sur les légions romaines, Ben Boulaïd, que je ne connaissais qu'à travers les descriptions idéalisées de mon père, avait le visage du connétable Duguesclin adoubé en chevalier par un roi de France fabriqué à Epinal, au pied d'un majestueux chêne, dans un champ de géants. Mon histoire naissante d'Algérie était teintée de réminiscences du temps où mes ancêtres étaient les Gaulois «qui habitaient des huttes sur pilotis et qui vivaient de chasse et de pêche», Guentis, où l'administrateur Dupuy trouva la mort, était Roncevaux des Pyrénées «dont le sommet est de glace et le pied de gazon». Le fait qu'il n'avait ni glace ni gazon à Guentis me dérangeait à peine. L'infortuné Dupuy était Roland, «Roland, tu vas mourir, rends toi ! crie le Maure». Le Maure ? Non, Amor Bouguessa, le magnifique (l'auteur de l'embuscade). Les personnages de la légende des siècles du grand Hugo étaient concurrencés désormais par d'autres héros que je mettais en scène à Guentis, à Fourn-Etoub, sur les crêtes de Kimmel où sur les flancs calcinés du djebel Ahmar-Khadou, le si tragiquement bien nommé. Ma connaissance de l'histoire par les images sublimées était faite de nanas somptueuses (quoi que les sobriquets dont les avaient affublées leurs contemporains me laissaient quelque fois dubitatif). Oyez plus tôt : Berthe aux grands pieds, Aude au bras blanc, Margot cuisses-légères, Jean le Bon, monarque fainéant (tiens chez eux aussi), Henri, quatrième du nom, grand tisseur de dames devant l'Eternel (plusieurs siècles avant DSK) qui acheta Paris pour le prix d'une messe. J'avoue qu'à la lecture de cet épisode du roman feuilleton d'Epinal, j'ai maudit le général Sarrasin Tarik de n'y avoir pas pensé le premier